

CONTRIBUTION DES REINES DE FRANCE À L'AMÉLIORATION DU STATUT DE LA FEMME

DANIELLE KONAN N'GUESSAN

Doctorante à l'UFHB de Cocody

danikonan_hg@yahoo.fr

Résumé :

En France, et conséquemment dans tous les pays subissant son influence culturelle, les femmes jouissent de plus en plus d'une meilleure considération. Cette situation n'émane pas de la volonté d'un ordre patriarcal bienfaisant mais découle de l'engagement de femmes fortes parmi lesquelles les reines de France. Cette étude examine l'apport desdites reines dans le changement de regard sur la femme. Nous y démontrons, en recourant aux concepts et méthodes d'analyse relevant de l'histoire culturelle, des women studies et des théories sociologiques de la domination, que les reines de France ont lutté pour l'émancipation mentale de la femme en promouvant leur éducation et qu'elles ont remis en question les stéréotypes sexistes façonnés par l'ordre patriarcal grâce à leur gestion intelligente du royaume.

Mots-clés : *reines de France, pouvoir, stéréotypes, subversion, patriarcat.*

Abstract:

In France, and consequently in all countries subject to its cultural influence, women are increasingly held in higher regard. This situation does not stem from the will of benevolent patriarchal order but rather from the commitment of strong women, including the queens of France. This study examines the contribution of these queens to changing the way women are viewed. Using concepts and analytical methods from cultural history, women's studies and sociological theories of domination, we demonstrate that the queens of France fought for the mental emancipation of women by promoting their education and that they challenged the sexist stereotypes

shaped by the patriarchal order through their intelligent management of the kingdom.

Keywords: *queens of France, power, stereotypes, subversion, patriarchy.*

Introduction

La sagesse populaire affirme que tant que les lions n'auront pas leurs historiens, les histoires de chasse se termineront toujours à l'avantage des chasseurs. Cette maxime s'applique aussi aux femmes à travers le monde, en l'occurrence en France, terre des libertés et des droits humains. Jusqu'à une période récente, l'Histoire politique et culturelle de l'Hexagone s'écrivait à l'encre virilocale. Martine Reid, dans le domaine de l'histoire littéraire, souligne cette volonté d'effacement de la femme de l'histoire des savoirs en ces termes :

Aujourd'hui encore, la plupart des récits portant sur l'histoire du passé de la littérature de langue française continuent d'ignorer les contours exacts de la participation des femmes, d'en réduire l'apport, d'en limiter la portée et d'en confondre les effets ; le plus généralement, leurs auteurs reproduisent la longue tradition d'effacement des œuvres de femmes comme de leur participation à la vie littéraire de leur temps. (Reid, 2020 : 10)

Les femmes ont été longtemps tenues à l'écart des livres d'histoire et des anthologies littéraires, toute chose visant manifestement à minorer leur apport dans la marche du monde et, par conséquent, à maintenir dans la conscience collective les dogmes patriarcaux faisant de la femme l'être inessentiel par essence. Pourtant, en parcourant les sources documentaires traitant l'Histoire de la France, force est de constater que des femmes, appartenant à toutes les sphères sociales, ont, à travers

les siècles, été d'un apport considérable au rayonnement de la civilisation française. Sous ce prisme, cet article s'inscrit dans une volonté assumée de transcender les clivages liés au genre en revisitant l'histoire afin de mettre en lumière la contribution de la gent féminine dans la marche du monde. S'inscrivant dans la même dynamique que Martine Reid, Anne Fulda s'est intéressée au parcours politique de nombreuses figures féminines à travers l'histoire dans le monde afin de démontrer que :

Le plafond de verre féminin que certains évoquent n'est pas infranchissable, puisqu'il a déjà été percé. De s'attarder sur des exemples édifiants, mais qui sont toutefois plus l'exception que la règle Aujourd'hui encore, malgré l'évolution des mœurs et de la société, malgré les révolutions et évolutions successives de la condition féminine, de Mai 68 à « Me too », la conquête du pouvoir demeure en effet associée, dans beaucoup de pays, à la virilité ; à la confirmation d'une supposée puissance masculine la force physique valant brevet de supériorité intellectuelle. (Fulda, 2022 : 11)

En filigrane, Fulda laisse entendre que malgré les avancées connues en France et dans le monde en matière de droits et de respect de la différence, il y a encore beaucoup à faire afin de permettre aux femmes de lorgner les cimes sociales sans être victimes des relents de misogynie. Dans ce sillage, on reconnaît plus facilement la contribution d'intellectuelles telles que Beauvoir et Pizan. Dans le même temps, les combats menés par les figures royales telles qu'Aliénor d'Aquitaine sont peu documentés. Or, sans exagération, les Françaises contemporaines doivent la place qu'elles occupent dans la société actuelle aux luttes acharnées de ces souveraines ayant réussi à transcender le rôle secondaire dans lequel la condition de reine semblait les condamner. Par ricochet, quand on sait

comment la culture française irradie celle du monde, nous assertons que les efforts consentis par les reines de France afin de libérer la femme du joug patriarcal bénéficient au monde entier et méritent d'être reconnus à leur juste titre. À la récence des travaux de Reid et de Fulda suffit à témoigner de l'actualité et de la pertinence de la réflexion que nous engageons.

Cette étude porte sur la participation des reines de France à l'amélioration du statut de la femme en France et vise à analyser les différents axes majeurs sur lesquels l'agence de ces femmes de pouvoir a apporté des changements notoires. Par « reine de France », nous désignons toutes ces femmes ayant occupé l'équivalent féminin du statut de « roi » même si dans les prérogatives, les deux fonctions ne se valent pas. Aussi, nous nous intéressons aux épouses royales, aux reines douairières et aux régentes. Dès lors, la préoccupation suivante se pose : Quels sont les fondements sur lesquels se sont basés les reines de France pour l'amélioration du statut de la femme ? Dans quels domaines ces reines ont-elles réussi à exercer leur influence afin de favoriser la condition de la gent féminine ? Pour répondre à cette problématisation, nous travaillerons dans le sillage de l'histoire culturelle et convoquons des outils théoriques relevant des *women studies* et des théories sociologiques de la domination. Cet essai axé sur l'étude des reines de France à travers l'histoire culturelle et les *women studies* met en saillie la complexité de la représentation de la femme dans la société française. En y appliquant les théories sociologiques de la domination, on peut mieux comprendre comment les femmes ont pu résister et défier les structures de pouvoir patriarcales et comment elles ont aidé à faire évoluer les mentalités.

À partir de cet appareil théorique et méthodologique, nous articulons notre essai en deux plans majeurs. D'une part, nous analyserons l'influence des reines de France dans le domaine de l'éducation de la femme afin de démontrer qu'elles ont ouvert

les portes à l'émancipation intellectuelle des françaises de toutes les classes sociales. D'autre part, nous montrerons l'incidence des actions de ces reines sur le changement de regard envers la française mieux de la femme.

1. Des agentes au service de l'éducation de la femme

Le concept d'« agency » en français « agentivité » est théorisé, entre autres, par Judith Butler et désigne chez elle « la capacité à faire quelque chose avec ce qu'on fait de moi » (Butler, 2006 : 15). En d'autres termes, même en position de dominé, il est possible pour la femme d'agir. C'est donc l'aptitude à pouvoir subvertir les rapports de pouvoir qui s'exercent sur la femme sans pour autant s'extirper de ces rapports. Dans le cas des reines de France, si la loi salique et les traditions patriarcales de leur société tant à les éloigner de l'exercice direct et total du pouvoir, il demeure qu'elles réussissent à transcender ces restrictions afin d'exprimer leur être au monde. À ce titre, nombreuses sont les reines à avoir mis en jeu leurs moyens financiers et leur influence au service de l'instruction de la femme en investissant dans le champ de la production et de la diffusion de la connaissance.

1.1. La production des œuvres

L'agence des reines de France se perçoit à travers leur implication dans le domaine culturel. Filles de nobles, elles reçoivent des enseignements. Elles savent lire et écrire. Mais en raison des habitudes sociales, elles sont maintenues / se maintiennent loin de la plume pendant longtemps. Toutefois, des figures d'exception émergent. Elles brisent les convenances et s'investissent corps et âme dans un domaine initialement réservé aux hommes. Tel est le cas d'Anne de Bretagne, sa passion pour l'écriture est si forte qu'on lui attribue la maternité d'une œuvre littéraire comme le souligne Martine Reid : « On donne ainsi à

Anne de Bretagne des Épîtres en vers qu'elle serait censée avoir écrites pendant la campagne en Italie de son époux, Louis XII » (Reid, 2020 : 135). La passion d'Anne de Bretagne pour l'écriture s'inscrit dans un contexte bien particulier. En ce temps, on note déjà les germes de l'esprit capitaliste chez les premiers éditeurs. En effet, en qualité d'entrepreneurs, seul compte pour eux le gain. Ils n'éprouvent aucun malaise à produire des textes de femmes si le public est prêt à les acheter. Comme cela fut le cas pour l'esclavage des Noirs, la libération de la parole de la femme doit une fière chandelle à la logique capitaliste. La quête du profit conduit à battre en brèche certaines mentalités ataviques.

Les premiers écrits de femmes à être édités sont ceux d'écrivaines passées de vie à trépas. Aussi, on publie les textes de la sainte médiévale Hildegarde de Bingen, de la poétesse Proba Falconia et toutes les productions de la très célèbre Christine de Pizan. Il faudra attendre que des femmes de sang royal fassent preuve d'audace en publiant leurs travaux afin que plus tard, des figures féminines anonymes se décident à quêter la gloire des immortels en faisant publier leurs productions. Si les éditeurs réussissent à être aussi réalistes et pragmatiques, c'est parce qu'il y a une demande qu'ils ne peuvent ignorer. Au sein de leur clientèle élitiste on retrouve une part considérable de princesses arrivées au pouvoir. Elles comptent bien profiter de ce nouvel outil pour s'imposer et défendre la dignité féminine. C'est dans cette dynamique qu'Anne de Bretagne mettra tous les moyens en œuvre afin de consolider la place de la femme à la cour pour en faire un instrument politique. Si la loi salique les éloigne du trône de plein droit hormis les situations exceptionnelles de régence, elles peuvent, grâce à une solide éducation, s'affirmer comme des pièces incontournables. Il y a néanmoins des exceptions à relever. Quelques femmes réussissent à publier leurs écrits de leurs vivants. C'est le cas de la princesse Marguerite d'Autriche qui publie une Complainte

en 1492 dans laquelle elle déplore la rupture de ses fiançailles avec Charles VIII. Des princesses comme Anne de France prennent la plume pour éduquer leur progéniture autant que tout autre lecteur pouvant s'intéresser à leurs écrits. Elle le fera en publiant *Enseignements à sa fille* dans un contexte où son duché de Bourbon suscite des convoitises âpres. Celles qui n'écrivent pas poursuivent, chacune à sa façon, le mécénat afin d'encourager la production d'œuvres féminines. À ce titre, Anne de Graville est nommée poète officielle de la reine Claude. Cette fonction est à la fois symbolique, honorifique mais aussi inédite pour une femme.

À la mort de Louise de Savoie, Marguerite de Valois publie à trente-neuf ans le *Miroir de l'âme pécheresse*. Plus tard, elle publie, toujours sous le manteau protecteur de François Ier qui n'hésite pas à intervenir lorsque la Sorbonne cherche à mettre son œuvre à l'index, le *Dialogue en forme de vision nocturne*. À la mort de son frère, elle fait paraître une sorte de dernier hommage *La Navire, ou Consolation du roi François Ier à sa sœur*. Ses autres œuvres, notamment l'*Heptaméron*, sont publiés à titre posthume. La dite œuvre se présente comme suit :

L'amour sous toutes ses formes, des plus prosaïques aux plus spirituelles, est mis en scène dans l'*Heptaméron*(1548), qui s'inspire du *Décameron* de Boccace et fut rédigé de 1542 jusqu'à la mort de l'autrice, en 1549, deux ans après celle de François Ier. Le titre d'*Heptaméron*– hepta, en grec, signifie sept et hemera, le jour –, fut donné au recueil car sept journées au lieu de dix ont pu être menées à bien. Les dix « devisants », cinq femmes et cinq hommes, trouvent refuge dans une abbaye pour se protéger de pluies diluviennes. Ils échangent des histoires, à la suite desquelles ils confrontent différents points de vue sur l'amour. Une devisante demande l'égalité des hommes et des femmes, un autre défend la gauloiserie,

un autre encore loue les bienfaits de l'amour courtois.
(Aubaude, 2022 : 31)

Marguerite s'est essayée à tous les genres littéraires et philosophiques à la mode en son temps. C'est le cas avec le théâtre. Néanmoins, un thème est fédérateur : celui de l'amour. Représentée en 1548, la *Comédie de Mont Marsan* relate de façon allégorique le combat entre l'esprit et la chair. Cachée derrière ses personnages, elle élabore un discours puissant sur la mort comme en attestent les vers suivants :

Qui vit d'amour a le cœur joyeux, / Qui tient amour ne peut
désirer mieux, / Qui sait amour (n') ignore nul savoir, / Qui
voit amour a toujours rians yeux, / Qui baise amour il passe
dans les cieus, / Qui vainc amour il a parfait pouvoir, / Qui
aime amour accomplit son devoir, / Qui est porté d'amour
n'a nulle peine, / Qui peut amour embrasser, prendre et voir,
/ Il est rempli de grâce souveraine. / La Mondaine / Oyez
quel chant ! / La Superstitieuse / Mais oyez sa parole. / La
Sage / Ha ! Ce n'est pas langage d'une folle ? (Cité par
Aubaude, 2022 : 32).

Ces vers laissent transparaître l'influence exercée par le discours religieux sur l'amour. On y perçoit aussi les traces de la philosophie platonicienne. Au vrai, Marguerite est une figure incontournable du platonisme de ce temps. Son héritage est telle que les psychanalystes font d'elle la première écrivaine, tout sexe confondue, à accorder une attention soutenue au mouvement de la conscience de ses personnages.

Marguerite de Navarre est la seconde femme, derrière Christine de Pizan à produire une fresque littéraire immense témoignant de ce que le sexe féminin n'est en rien inférieur à celui de l'homme. Toutefois, il ne faut pas éluder le fait que la subversion du diktat patriarcal est plus forte du côté de

Marguerite de Navarre. Bien qu'elle ait grandi dans les cours royales, Pizan n'est pas une princesse. Elle est moins tenue à des impositions protocolaires. Mieux, en son temps, l'imprimerie n'existant pas encore, les productions de Pizan ont un retentissement moins important que les œuvres de Marguerite. Sous ce prisme, Marguerite de Valois, reine de Navarre, est doublement transgressive. Elle écrit depuis une position exigeant d'elle une retenue certaine et défend la femme socialement perçue comme l'être condamné au silence :

Son intense activité dans les affaires publiques, auprès des plus hautes instances du pouvoir – elle s'installe à la Cour de France en 1509 –, ne peut être assimilée à celle d'une conseillère ou d'une égérie. Sans jamais cesser d'écrire, elle protégea et encouragea un grand nombre d'écrivains et de penseurs. Elle donna son appui à Calvin et à Clément Marot, et participa aux principaux débats de l'époque. On lui doit les traductions de Platon et de Marsile Ficin en français. Rabelais lui dédia le *Tiers Livre*. Plus que tout autre, elle incarne l'esprit de la Renaissance. Elle est à l'origine de la diffusion de ce platonisme chrétien qui exerça une influence considérable sur la poésie amoureuse et sur l'imaginaire féminin. Ses idées l'entraînèrent à agir en faveur des protestants ce qui lui valut d'être, à plusieurs reprises, accusée d'hérésie. En 1525, elle traduit la Paraphrase du Pater de Luther. Son *Miroir de l'âme pécheresse* (1531) fut condamné par les orthodoxes. (Aubaude, 2022 : 30).

La sœur de François 1er est d'une vivacité de l'esprit incomparable. La preuve d'une éducation réussie. Mieux, elle est contestatrice. En choisissant de soutenir les réformés, il est fort probable qu'elle ait mesuré les avantages que le protestantisme pourrait accorder à la femme. La nouvelle église

lui semble moins rigide que la vieille garde catholique avec tout son imaginaire péjoré à l'endroit de la femme. Avec les partisans de Luther c'est un vent de liberté qui s'annonce. Par ailleurs, elle a aussi le mérite d'avoir réussi à se faire adouber par ses pairs auteurs. En effet, en lui dédiant le *Tiers Livre* ce n'est pas tant en qualité de mécène mais c'est aussi en sa qualité d'esprit brillant et inspirant que Rabelais le fait. La dédicace, entendue comme « l'hommage d'une œuvre à une personne, à un groupe réel ou idéal ou à quelque entité d'un autre ordre » (Genette, 1987 : 10) est l'expression d'une reconnaissance certaine. De la part d'une figure intellectuelle comme Rabelais, réputée pour son anticonformisme et sa grande érudition, cet acte est un indicateur du retentissement de la pensée de la sœur de François 1^{er}.

Rebelle, elle fait davantage que les reines l'ayant précédée quand elle choisit le camp des réformés. En raison de toutes ces actions, Marguerite de Valois est certainement l'une des femmes les plus influentes du combat pour l'émancipation de la femme. Sa plume florissante et ses engagements dans le domaine de l'écriture en font un modèle archétypal. Elle décide de renoncer à faire commander des œuvres. Tout comme de nombreux « Anciens » dans la légendaire querelle, elle choisit l'imitation comme principe d'écriture. Cela se voit dans *Les prisons*. En prenant la plume pour produire des textes autres que religieux, les reines de France subvertissent des siècles d'aliénation et mettent un frein à la violence symbolique (Bourdieu, 1998) qu'elles subissent. En effet, l'intérêt qu'elles accordent à l'écriture littéraire et philosophique vient rompre le poids des habitudes et des traditions faisant de la femme l'ennemie des muses. Aimées, assimilées à la vierge Marie et enviée par toutes les autres femmes du royaume, les reines sont des modèles. Cette influence naturelle a contribué à vulgariser leurs idéaux. Progressivement, dans tout le royaume de France, les femmes s'ouvrent à l'écriture et engagent dans le même

temps leur libération : « J'ai peut-être écrit pour voir, pour avoir ce que je n'aurais jamais eu » (Cixous, 1986 : 12). En écrivant, les femmes du royaume apprennent à se connaître et à se dire. Elles appréhendent mieux le monde qui les entoure.

Ainsi, en produisant et en encourageant la production d'œuvres littéraires, les reines de France se sont inscrites de manière durable au panthéon de ceux à qui la France doit son riche patrimoine culturel. Afin, d'assurer la diffusion des idées véhiculées dans lesdites œuvres, elles ont aussi favorisé la création de lieux culturels.

1.2. La création des espaces culturels

Afin que les princesses et toutes les filles de la noblesse qui côtoient la cour de France soient mieux armées pour y jouer efficacement leur rôle, elles doivent être instruites. Les différentes reines veillent à ce que leurs protégées aient une bonne formation académique. Elles ont droit à des maîtres dispensant des cours à la cour. Des artistes et des philosophes cherchant la protection de la royauté acceptent de partager leurs sciences avec les dames de la cour et contribuent à leur formation intellectuelle. De tels espaces se multiplient dans toutes les cours d'Europe. Elles sont quelques-unes à y avoir suivi une formation avant d'accéder plus tard au trône en qualité de reine. Par exemple, la cour d'Anne de France et par ricochet de sa belle-sœur Anne de Bretagne a participé à l'édification intellectuelle de Louise de Savoie, future mère de François 1er et de Marguerite d'Autriche.

Cet engouement pour la culture s'étend progressivement à toute la bonne société française. À partir de 1530, Paris et Lyon deviennent de hauts lieux culturels. Des salons où l'on célèbre les lettres et les autres formes d'art se multiplient. Le public qui s'y retrouve est hétéroclite : aristocrates et bourgeois s'y côtoient sans discrimination. Dans ces cercles intellectuels, les modérateurs sont généralement des femmes. Elles y veillent à

l'animation des différentes activités. Ces espaces deviennent rapidement des lieux de résistance où les idées favorables aux femmes se développent de même que les livres en accord avec leurs aspirations y circulent plus aisément.

Deux salons importants s'imposent à Paris. S'y retrouvent les gens de la cour et les écrivains en grâce avec les Valois. Ces salons sont tenus par des femmes proches des reines. Par exemple, il y a le salon tenu par Madeleine de l'Aubépine, dame d'honneur de Catherine de Médicis. Dans ce salon, son mari et elle reçoivent :

La fleur des poètes de la capitale, parmi lesquels « une majorité de secrétaires du roi et de secrétaires de la chambre du roi », c'est-à-dire des bourgeois, comme Philippe Desportes et Jacques (de) Romieu. Les débats de ce cénacle semblent avoir beaucoup porté sur l'expression poétique de l'amour, du mariage et de l'adultère. (Reid, 2020 : 261).

Cela est perceptible, ce salon est un espace d'expression où hommes et femmes échangent sur le même pied d'égalité. La liberté de penser y semble présente dans la mesure où les partisans y débattent de tout ; même des sujets jugés licencieux tels que l'adultère.

L'autre salon faisant bombance est celui de la comtesse de Retz Claude-Catherine de Clermont :

Celle que ses invitées surnomment « Dictynne » (nymphé crétoise suivante de la déesse Diane) ou Pasithée (l'une des Charites grecques, ou Grâces romaines) est connue pour étudier dans son « cabinet vert » de l'hôtel de Dampierre, situé près du Louvre. C'est là qu'elle reçoit, ou au château de Noisy-le-Roi pendant les beaux jours. À

ses côtés brillent ses deux meilleures amies : la fille cadette de la reine, Marguerite de Valois, bientôt reine de Navarre (1553-1615, ill. 4), alias « Diane », « Callipante » ou « Éryce » ; et Henriette de Clèves, duchesse de Nevers (1542-1601), alias « Pistère » (en grec : réservoir). Se retrouvent là, non loin du fameux cabinet qu'il leur arrive de célébrer (comme en témoigne l'Album de poésies élaboré par ce cercle), des musiciens, des peintres et des poètes de la Cour, ainsi que ses femmes les plus érudites — dont Hélène de Surgères, que chantera (entre autres) Ronsard. (Reid. : *Ibid*).

Ces cénacles littéraires rappellent, sans aucun doute, les cadres d'échange créés par Aliénor d'Aquitaine. En tant que pionnière de tels espaces culturels, la reconnaître comme précurseur n'est que légitime. Mieux, ces lieux constituent ce que Michel Foucault désigne en qualité d' « hétérotopie ». Il présente les lieux hétérotopiques comme ces espaces :

Qui sont absolument différents : des lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelque sorte à les effacer, à les neutraliser ou à les purifier. Ce sont en quelque sorte des contre-espaces. Ces contre-espaces, ces utopies localisées, les enfants les connaissent parfaitement. Bien sûr, c'est le fond du jardin, bien sûr, c'est le grenier, ou mieux encore la tente d'Indiens dressée au milieu du grenier, ou encore, c'est- le jeudi après-midi - le grand lit des parents. C'est sur ce grand lit qu'on découvre l'océan, puisqu'on peut y nager entre les couvertures ; et puis ce grand lit, c'est aussi le ciel, puisqu'on peut bondir sur les ressorts ; c'est la forêt, puisqu'on s'y cache ; c'est la nuit, puisqu'on y devient fantôme entre les draps ; c'est le plaisir, enfin, puisque, à la rentrée des parents, on va être puni. (Foucault, 2021 : 8).

Une hétérotopie est un espace singulier dans une culture. Souvent, il conteste les valeurs de ladite culture comme c'est le cas avec ces cénacles où hommes et femmes se côtoient sans tenir compte des clivages socialement ancrés entre les genres. Foucault distingue plusieurs types d'hétérotopie au gré de leurs fonctions. À cause des échanges philosophiques, du plaisir des lettres qui est diffusé, ces cénacles s'inscrivent dans le registre des « hétérotopies de formation ». Pour Michel Foucault, une hétérotopie de formation est un espace de transformation, c'est le cas des « collèges et [d]es casernes, qui devaient faire d'enfants des adultes, de villageois des citoyens, et de naïfs des déniaisés ». Dans ces cénacles se développent de nouvelles idées sur les genres et sur la condition de la femme. Bien plus, nombreux sont les auteurs féminins qui y puiseront le matériau de base pour leur création artistique.

L'engouement de Marguerite de Valois, qui recrée ce cénacle à Gascogne une fois devenue reine, ne se limite pourtant pas à ces échanges littéraires. Elle fait affluer poètes et musiciens dans ses nouvelles terres. Installée en Auvergne après sa séparation avec Henri IV, elle poursuit son mécénat. En Auvergne, elle y installe une bibliothèque et y fait construire un théâtre. De retour à Paris en 1605, la reine Marguerite repense l'organisation de la cour en différents lieux. D'une part, elle restaure les activités culturelles à l'hôtel des archevêques de Sens. D'autre part, elle fait bâtir près de la Seine un espace culturel dénommé « Parnasse royal ». Parmi les passionnés de lettres qui s'y bousculent figurent des intellectuelles engagées dans la défense de la cause féminine en l'occurrence Marie de Beaulieu et Marie de Gournay.

En matière de défense des droits de la femme, l'éducation occupe une place de choix. C'est à ce titre que le rôle de Madame de Maintenon se révèle crucial. Elle est à la base de la création de la Maison royale de Saint-Louis à Saint-Cyr. Ce

pensionnat est réservé aux jeunes filles sous ordre de Louis XIV. Cette institution marque un tournant important dans la formation des jeunes filles en France. Napoléon 1^{er} s'en inspirera pour mettre sur pied la maison des demoiselles de la Légion d'honneur. Cette institution est l'expression de la volonté de Madame de Maintenon. Née dans la noblesse mais sans le sou, elle a été éduquée par les religieuses dans les couvents. Malgré l'éducation limitée reçue dans ces lieux d'étude, elle développe des compétences éducatives en s'occupant des descendants de Madame de Montespan et de Louis XIV. Ayant supplanté sa maîtresse dans le cœur du roi soleil, elle ambitionne d'améliorer l'éducation des jeunes filles issues, comme elle, d'une noblesse désargentée. En 1680, Madame de Maintenon prit sous son aile Ursuline Madame de Brinon. Celle-ci tient une petite école pour jeunes filles pauvres où elle leur donne des bribes d'éducation afin de leur permettre de postuler à des emplois de domestiques. Pour lui permettre de mieux prendre soins de ses apprenantes, Madame de Maintenon loue et aménage un cadre plus approprié à Rueil en 1681. En 1684, avec l'aide du roi, cette école est déplacée pour le château de Noisy. Le lieu peut accueillir jusqu'à cent quatre-vingt apprenantes. Le 15 Août 1684, Louis XIV décrète la fondation d'une communauté réservée à des jeunes filles nobles dont les pères sont décédés au service de la royauté. Après des années de travaux, le domaine accueille ses premières pensionnaires du 26 Juillet au 1^{er} Août 1686. La cérémonie d'accueil fut somptueuse puisque Louis XIV mit à leur disposition ses gardes suisses et ses carrosses. Madame de Brinon fut nommée « supérieure à vie » et Madame de Maintenon se vit discerner le titre d' « Institutrice de la Maison royale de Saint-Louis ».

La Maison royale de Saint-Louis était ouverte aux jeunes filles ayant entre sept et douze ans. Le roi prenait personnellement en charge leur admission après consultation du juge des généalogies de France afin de vérifier l'appartenance

réelle des futures pensionnaires à la noblesse. Ce domaine éducatif avait une capacité de deux cent cinquante places sous la responsabilité de trente-six dames éducatrices et de vingt-quatre sœurs converses en charge des tâches ménagères. Pour l'accompagnement spirituel, quelques religieux sont aussi sollicités. Les élèves y sont réparties en quatre classes au gré de leurs âges. Vêtues d'uniformes constitués d'une robe en étamine brune nouée de rubans dont la couleur dépendait de la classe. Chaque classe était sous la responsabilité d'une maîtresse de classe, suivie d'une sous-maîtresse. Il n'est pas rare que parmi les élèves les plus brillantes certaines soient employées à seconder leurs maîtresses. L'éducation de ces jeunes filles se poursuivait jusqu'à ce qu'elles atteignent vingt ans. En quittant ce pensionnat elles recevaient une dot de trois mille livres leur permettant de s'assurer un mariage convenable. L'école est dotée d'un règlement nommé « Les constitutions ». Constitué de cinquante-quatre articles, il spécifiait ce que l'on devait dispenser aux apprenantes. Contrairement aux vœux des hommes de l'époque réduisant l'éducation de la femme à quelques textes religieux, ceux de cette maison royale bénéficie de tous les savoirs leur permettant d'être une femme de cour érudite. Les lettres et les arts y occupent une place de choix. Madame de Maintenon s'y implique personnellement jusqu'à la fin de sa vie où elle y est comme supérieure honoraire. Initiées à la dramaturgie, les demoiselles de Saint-Cyr donnent des représentations auxquelles assistent le roi et des membres de la royauté française et étrangères.

En un mot, grâce aux reines de France, les femmes du royaume ont vu leur accès à l'éducation s'améliorer. Elles sont passées d'un stade où leur instruction se limitait à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture afin de consulter les textes sacrés à celui où elles peuvent rivaliser de culture avec la gente masculine. La qualité des productions littéraires réalisées par les femmes bat en brèche l'argument phallocratique de leur

déficience naturelle employé pour les éloigner des hauts lieux de la science. En raison de l'engagement des reines dans le domaine culturel et éducatif, les représentations de la femme en France ont connu une nette évolution.

2. Femmes de pouvoir et au pouvoir et dé/construction des stéréotypes de genre

Appartenant au registre des représentations, le stéréotype est entendue comme une image figée qu'un groupe diffuse sur lui-même et sur les autres ; une idée préconçue, une schématisation outrée généralement sans fondement précis. Selon Anne Hesberg-Pierrot, citée par Ruth Amossy, le stéréotype est une structure thématique intégrant des constantes (Amossy, 1991 : 31). Sous ce prisme, il a une dimension universalisante puisqu'il essentialise ce qu'il représente. Pour cette raison, le stéréotype est en général péjoratif, mais pas toujours. Dans cette articulation, nous mettrons en avant les stéréotypes liés aux actions des reines de France tout en démontrant qu'elles ont réussi à déconstruire d'autres stéréotypes devenus des vérités d'évangile sur la femme.

2.1. De la formation de nouveaux séréotypes sur la femme...

Si la doxa patriarcale a vite fait de limiter le rôle de la femme à la procréation en faisant d'elle le prototype de l'incompétence à gouverner, il arrive que les femmes accèdent au pouvoir. Quand elles y parviennent, elles sont assaillies de vues péjorées. Au vrai, une femme de pouvoir constitue, de fait, un obstacle pour l'ordre patriarcal :

Plus généralement, l'accès au pouvoir, quel qu'il soit, place les femmes en situation de double bind : si elles agissent comme des hommes, elles s'exposent à perdre les attributs

obligés de la « féminité » et elles mettent en question le droit naturel des hommes aux positions de pouvoir ; si elles agissent comme des femmes, elles paraissent incapables et inadaptées à la situation.(Bourdieu, 1998 : 58).

On le voit, tout est fait pour que les femmes demeurent des sujets dociles. L'une des formes que prend le combat patriarcal de néantisation du sujet féminin est l'usage des stéréotypes afin de les disqualifier de toute entreprise sociale prestigieuse. Les femmes de pouvoir seraient vénales, intéressées, fourbes, incapables, croqueuses d'hommes, intrigantes, tyranniques, méchantes, insensibles, ivres du pouvoir, hystériques, égoïstes, complexées, arrivistes, manquant de séduction, des mères sacrifiées par le pouvoir, des viragos, etc. Et des exemples dans l'histoire de l'humanité ne manquent pas pour confirmer ces stéréotypes. Cléopâtre, la séduisante et perverse qui, semble-t-il aurait mis plusieurs seigneurs romains dans son lit pour maintenir l'Égypte debout. Agrippine n'est-elle pas présentée comme celle tuant tous époux pour dessiner un destin impérial à son fils Néron ? L'infamie serait donc le point commun entre toutes les dirigeantes. Tous ces clichés sont aujourd'hui questionnés et étudiés. D'ailleurs, introduisant son ouvrage sur le même objet d'étude, Anne Fulda souligne l'importance que ces clichés ont jouée dans la décision d'écrire son ouvrage :

Lorsque l'on parle de femmes au pouvoir, on les décrit volontiers comme manipulatrices ou manipulées, gouvernant sous la coupe d'un homme (comme Anne d'Autriche avec Mazarin, Édith Cresson avec Abel Farnoux, « son Raspoutine », disait de lui Jacques Chirac). On les dépeint dispendieuses, frivoles, un peu sottes et aimant le luxe, griefs qui furent répétés jusqu'à plus soif concernant Marie-Antoinette. (Fulda, 2022 : 12)

Du Moyen-Âge à ce jour, de tels stéréotypes perdurent. S'il est possible d'en trouver de contre-arguments, il faut néanmoins admettre que tout stéréotype naît toujours d'un noyau ou fond de vérité, même minime comme le reconnaissent Amossy et Pierrot : « Ils [les contenus des stéréotypes] peuvent avoir un ancrage dans la réalité et reposer sur une base factuelle observable » (Amossy et Pierrot, 2015 : 38). Quels faits amputables aux reines de France du bas Moyen-Âge peuvent avoir contribué à ces discours dévalorisants sur les femmes de pouvoir ?

À y voir de près, certaines pionnières féminines dans l'exercice du pouvoir ont pu favoriser l'émergence de tels stéréotypes. Prenons le cas d'Aliénor d'Aquitaine. Sa sagacité politique lui a valu de nombreux piques, pas toujours à tort. Le fait que l'histoire retienne qu'elle ait monté ses enfants contre leur père pour des divergences politiques et une vengeance pour une affaire d'infidélité agrmente la thèse selon laquelle le pouvoir pervertirait la femme. En percevant ces faits uniquement sous le prisme de l'imaginaire collectif que l'on se fait de la bonne mère, l'on parvient à dresser un portrait d'Aliénor d'Aquitaine en qualité de femme mère sans scrupule pour qui les intérêts personnels prévalent sur le bien-être des enfants et de sa famille. De même, se remarier deux mois après son divorce avec le roi de France et peu de temps après la dissolution du premier mariage, donne l'image d'une femme insensible et guidée uniquement par des intérêts politiques. Sous un autre angle, ses traits de femme avide de pouvoir et de perfidie sont liés à certains faits historiques :

Le chancelier Thomas Becket est également de l'expédition de 1159, où il brille par ses actes de bravoure. Trois ans plus tard, en juin 1162, il reçoit l'ordination sacerdotale et épiscopale pour occuper le siège primate de

Cantorbéry. Profondément transformé, il décide alors de se battre pour les libertés de l'Église d'Angleterre contre son ami le roi, devenu son pire ennemi. Les intellectuels de son entourage attribuent, pour partie, à l'influence néfaste d'Aliénor sur son mari la détérioration de sa relation avec l'archevêque. C'est notamment à la demande de la reine qu'Henri le Jeune, son fils aîné, est couronné et sacré, en juin 1170, par l'archevêque d'York au détriment des droits de Becket, en exil volontaire sur le continent depuis 1164. Thomas rentre aussitôt à Cantorbéry. Il est assassiné le 29 décembre 1170 par quatre chevaliers d'Henri II dans le chœur de la cathédrale, au vu du clergé et du peuple massé dans la nef pour l'office des vêpres. L'image du roi, qui doit dès lors se soumettre à une pénitence publique, est à jamais salie. (Fulda, 2022 : 52)

À plus d'une reprise, des reines de France sont impliquées, quand elles ne sont pas totalement présentées comme responsables, des décisions politiques catastrophiques prises par leurs époux, touche chose participant à leur donner l'image de piètres dirigeantes. Pour Aliénor d'Aquitaine, ce n'est d'ailleurs pas le dernier conflit dont elle allume les mèches :

Dès 1190, Aliénor s'occupe de marier Richard, occupé à ses préparatifs de croisade pour la reprise de Jérusalem, tombée aux mains de Saladin fin 1187. Elle lui choisit Bérengère, fille du roi Sanche VI de Navarre, région frontalière de l'instable Gascogne. L'alliance est précieuse pour le duc d'Aquitaine qui a besoin d'appuis solides pour contrôler les plus méridionales de ses principautés. Le cortège nuptial, mené par la reine mère, traverse les Alpes ; il est reçu par l'empereur Henri VI à Lodi, en Lombardie ; le 30 mars 1191, il atteint Messine. Ce choix d'épouse déplaît au roi de France, qui reproche à Richard d'abandonner sa sœur

Alix, à laquelle il a été fiancé de longue date. Veuf depuis quelques mois, Philippe Auguste souhaiterait, quant à lui, épouser Jeanne, sœur de Richard, qui vient de perdre son mari, Guillaume II de Sicile. Le roi d'Angleterre refuse, car il se méfie de l'ouverture méditerranéenne qu'une telle union donnerait aux Capétiens. Cette double désapprobation matrimoniale transforme en rivalité l'alliance initiale des deux souverains. En unissant Bérengère à son fils, Aliénor provoque en somme un duel sans merci entre les deux anciens partenaires.
(Fulda, 2022 : 55)

Aliénor apparaît comme une pyromane prête à embraser toute l'Europe pour s'assurer la prospérité de l'Aquitaine. Si les succès politiques et les innovations culturelles dont elle est l'instigatrice réussissent à faire oublier les scories dont certains l'affublent, une autre reine n'a pas la même chance. Dans l'histoire des reines de France, elle est certainement l'une de celles dont les chroniqueurs ont les plus rapportés des faits scabreux. Elle est parfois dépeinte comme :

[L]a nouvelle Jézabel, perfide et malfaisante. Semblable à la princesse phénicienne, elle fait mettre à mort ses adversaires et pousse ses fils à la tyrannie. On ne peut que promettre une mort ignominieuse à cette petite fille spirituelle de Machiavel. En son temps comme de nos jours, on dénonce sa « perfidie », et son « astuce » (prise alors en mauvaise part). Les plus bienveillants blâment sa passion du pouvoir ; ses ennemis la jugent responsable de l'assassinat de l'amiral de Coligny, chef des huguenots, et commanditaire des massacres de la Saint-Barthélemy (24-30 août 1572) épisode tragique des guerres de Religion qui lui colle à la peau comme la tunique de Nessus. Catherine de Médicis, figure repoussoir, réussit

à être détestée à la fois par les catholiques et par les protestants. L'acte d'accusation n'oublie pas qu'elle est femme, donc coupable. Pire : étrangère. (Fulda, 2022 : 78)

Cet énoncé s'ouvre par un intertexte biblique révélateur de la représentation largement répandue dans la doxa au sujet de Catherine de Médicis. Dans le saint livre chrétien, en particulier dans les Premier et Second Livres des Rois de l'Ancien Testament, l'histoire d'une cruelle reine nommée Jézabel est contée. Une reine du même nom est aussi évoquée dans le Nouveau Testament. Dans l'ancien testament, Jézabel est l'épouse du roi Achab. Elle est celle qui introduit le culte du dieu Baal et d'Astarté en Samarie. Plus grave, elle est accusée de persécuter les juifs et de vouloir attenter à la vie du prophète Elie. Ses crimes sont légion. Elle aurait une influence considérable sur son époux qu'elle transforme en despote. Malgré les imprécations célestes retransmises par le messager divin Elie, Jézabel survit à son époux et règne aux côtés de ses fils Ochozias et plus tard Joram. Elle connaît une fin tragique : jetée d'une fenêtre par le Léviathan divin Jésus, son corps est dévoré par les chiens. Dans le Nouveau Testament, le nom de Jézabel réfère à une femme vénéneuse prenant son plaisir dans l'égarement des disciplines du Christ via divers actes impurs. Ainsi en assimilant Catherine de Médicis on laisse entendre qu'elle est une figure de la perte, une promotrice du chaos et adepte du machiavélisme.

Or, ironiquement, ce discours suggère qu'une part importante des méfaits portés à l'encontre de Catherine est liée à des considérations subjectives. Au rang de celles-ci, figurent son sexe : une femme qui gouverne est toujours mal vue malgré quelques avancées. Elle est d'autant mal vue lorsque ses mesures heurtent les intérêts d'un grand nombre d'hommes. Par ailleurs, comme Blanche de Castille, elle est étrangère voire donc une barbare. Cette superposition d'images exotiques favorise le

développement d'une représentation ignominieuse de Catherine de Médicis. Aussi, ses actions politiques sont-elles contestées, noircies. En se référant à la théorie des conflits sociaux développée par Musafer, les stéréotypes dévalorisant sur l'Autre croissent dans un environnement compétitif ou régi par la volonté hégémonique d'un groupe social sur les autres. C'est dans ce sillage qu'Amossy et Pierrot assertent : « Ce sont les intérêts du groupe au pouvoir qui suscitent une image des dominés propres à justifier leur subordination » (Amossy et Pierrot, 2015 : 40). En lien avec l'objet de notre étude, il faut donc croire que les stéréotypes péjoratifs développés sur les femmes de pouvoir en s'appuyant sur certaines reines sont davantage des armes politiques forgées et diffusées par le patriarcat afin d'entériner la disqualification de la femme de la sphère politique. Pour Bourdieu, cité supra, ces stéréotypes ne visent qu'à taire les aspirations légitimes du sujet dominé, en l'occurrence la femme. Nonobstant ces représentations dévalorisantes, les reines de France ont réussi à donner une autre image, cette fois méliorative, de la gent féminine.

2.2. ...À la déconstruction des stéréotypes dévalorisants

Les études de genre doivent une fière chandelle aux développements théoriques de Derrida et de Foucault. Ces deux penseurs ont le mérite d'avoir incité la conscience intellectuelle à jeté des coups d'œil suspicieux sur les grands récits et toutes les formes de savoirs existant. Dans le domaine de l'histoire, cette perspective déconstructiviste se traduit par une ré-interrogation des faits historiques afin de dégager les hauts faits des femmes jadis gardés dans le noir. C'est en appliquant ce regard critique que l'on parvient à relativiser les stéréotypes péjoratifs précédemment énoncés sur les femmes de pouvoir. Au contraire, par leurs actions, les reines de France ont davantage contribué à donner de l'éclat à la femme qu'à la ternir.

En raison de leurs modes de gouvernance et de leurs aptitudes à allier politique et maternité, certaines reines démontrent que le pouvoir politique ne métamorphose pas la femme pour en faire un monstre politique totalement dépourvu d'empathie même pour ses enfants. En observant de près la vie de Catherine de Médicis, il apparaît qu'elle compte aussi parmi ces figures à la fois puissantes et maternelles. Au sujet de l'arrivée de Catherine au pouvoir, Balzac a prononcé cette phrase piquante : « elle n'est plus mère [...] Elle est toute reine ». Dans ces propos, se déclinent les préjugés de nombre de personnes au sujet des femmes de pouvoir. Elles seraient incapables de mater. Pourtant, les faits historiques disent le contraire :

Être reine et être mère sont pour elle une seule et même chose. Au tout début du règne de Charles IX, elle se fit graver un grand sceau. Le revers regorge d'armoiries attestant de ses ascendances françaises et florentines. À l'avant, sous un arc triomphal rehaussé de symboles, s'inscrit son image, en costume de veuve, sceptre en main, un doigt impérieux dressé pour le commandement. Sur le pourtour, une inscription sans précédent dans les annales la désigne comme « Catherine par la grâce de Dieu, Royne de France, Mère du Roy ». Non pas « Gouvernante », titre octroyé, mais « Mère du Roi », titre non révocable, qui lui appartient en propre, à jamais. Pourquoi lui refuser ce mérite, si mérite il y a ? Catherine est profondément, viscéralement, mère. Tigresse. Une longue et angoissante stérilité, une vie conjugale difficile ont exacerbé en elle l'amour maternel. L'instinct de possession, si puissant chez elle et toujours contrarié, a trouvé dans ses enfants un objet privilégié. (Bertière, 1994 : 72)

Les reines de France ont, bien avant les théories modernes sur la communication, toujours su véhiculer leur idéologie au peuple à travers des mécanismes de communication non-linguistiques mais particulièrement éloquents. Ce sceau commandé par Catherine est plus qu'un bijou. À travers les inscriptions qu'elle y fait graver, elle s'engage à ne pas oublier son statut malgré les différentes charges qui sont les siennes. Son statut premier est celui de mère. Pour cette reine, ses enfants sont les biens les plus précieux. On peut supputer que sa mise en avant pendant le règne de son fils est davantage liée au fait qu'elle avait conscience de la complexité des enjeux politico-religieux du moment. Un roi jeune comme Charles IX aurait été incapable de juguler toutes ces crises en canalisant les appétits des courtisans royaux dont la fourberie nécessite une constante vigilance. Mieux encore, contrairement à elle, ses enfants ne semblent pas dotés des mêmes qualités faisant d'eux des souverains éclairés :

Elle est plus intelligente qu'eux – Henri III excepté –, elle a un caractère mieux trempé et, nécessairement, beaucoup plus d'expérience. Tous sont instables, de santé fragile, minés de tuberculose, sujets à des accès de fièvre, à des explosions de violence. Ils restent pour elle des enfants à protéger, contre les autres et aussi contre eux-mêmes. Les former ? Elle n'en a pas le loisir. Il faudrait leur permettre de tâtonner, prendre le risque de quelques sottises. Mais l'état du royaume, déchiré par l'agitation nobiliaire et les conflits religieux, exige une main ferme : ce n'est pas le moment de laisser un jeune roi apprendre son métier sur le tas. Elle court au plus pressé, décide à leur place, leur prépare leurs discours, leur souffle leurs répliques, se substitue à eux en tout et partout. Elle fait d'eux des cires molles entre ses mains. (Bertière, 1994 : 76)

Le portrait que l'historienne dresse des enfants de Catherine de Médicis est, somme toute, péjoratif. Avec leur santé fragile et leur déficit intellectuel, ce sont des dangers pour la couronne tout entière. La reine mère est prise dans un dilemme : rester à l'écart et les laisser enfoncer le royaume, à défaut de se faire occire par leurs adversaires politiques ou alors prendre les choses en mains pour les protéger et maintenir le royaume debout. D'ailleurs, son second fils, Charles IX, arrivé au pouvoir mineur ne veut toujours pas s'encombrer des responsabilités royales une fois adulte. Il préfère de loin se divertir dans des exercices physiques d'une violence inouïe. On voit bien, à travers son seul exemple, que le pouvoir est ontologiquement mâle ! Que faire ? Laisser la couronne succomber ? Non ! En mère dévouée, Catherine tient magistralement la barque royale et gère avec délicatesse les crises religieuses :

Les passions sont à ce point exacerbées et ses ennemis si déterminés que dans les années qui suivent, la reine mère est accusée de tous les maux. Son goût pour les négociations et les compromis, dans un climat explosif, suscite le reproche le plus virulent. Quand, faute d'argent, elle ne peut prolonger les opérations militaires contre les huguenots rebelles, les catholiques condamnent son prétendu attentisme. Quand elle refuse de céder aux protestants, on lui reproche de prolonger les troubles, d'entretenir la discorde pour se maintenir au sommet et de renforcer son autorité sur le roi. Mais lorsqu'elle travaille à la pacification, on la suspecte de trahir la vraie foi et de pactiser avec l'ennemi. À chaque occasion, on la dit prête à toutes les vilénies pour conserver le pouvoir. (Bertière, 1994 : 81).

Entre xénophobie, misogynie et divergences des intérêts politiques, tous ceux que la forte présence de Catherine gêne,

multiplient les campagnes de dénigrement. La machine foudroyante patriarcale se met en branle. Tous les stéréotypes affectés à la femme sont réchauffés et resservis. Toutes les exactions lui sont imputées. Il ne manquerait plus qu'on la juge responsable de la fragmentation du clergé. Comment comprendre qu'elle soit détestée par les deux camps belligérants à savoir les catholiques et les protestants ? N'est-ce pas la preuve de son impartialité à toute épreuve ? Elle est mère des fils de la couronne et mère de la nation française. Tout porte à croire que son seul intérêt est de maintenir l'intégrité et l'unité du royaume. La force de caractère de Catherine en qualité de mère protectrice se perçoit mieux en temps de guerre. On la découvre en guerrière en mars 1569 lorsque son fils Henri d'Anjou se retrouve entre deux braises ardentes. D'un côté les flammes de l'amiral Coligny et de l'autre les reîtres allemands. Sans hésitation, Catherine chevauche à la rescousse de son fils et réussit à le sortir de l'étau se resserrant contre lui.

En une époque où la famille est sacrée et la préservation du nom et de la lignée un devoir, la seconde option est la plus logique pour tout être rationnel. C'est plus par souci de préservation de la lignée que par boulimie du pouvoir que Catherine décide de mettre ses fils en retrait. En cela, elle se conforme bien à l'imagerie de la mère protectrice. Comme elle, Aliénor d'Aquitaine, apparaît, à divers niveaux, comme une mère aimante et protectrice : « Aliénor donne six garçons et trois filles à Henri II. Elle suit de près leur éducation, les amenant souvent dans ses voyages. Elle se fait cependant seconder par des nourrices qui les allaitent et les soignent. » (Fulda, 2022 : 50). Cette représentation rompt drastiquement avec celle de la mère insensible que les historiens de l'époque médiévale ont eu tendance à lui attribuer. Plus tard, on la voit qui accourt de toutes parts afin de faire libérer son fils Richard capturé par le duc Léopold et livré à l'empereur Henri VI. Cette situation permet à son frère Jean et à son ancien allié Philippe-Auguste de

comploter afin de prolonger sa captivité. Pourtant, Aliénor ne capitule pas et ne profite pas de la situation pour s'éterniser sur le trône de son fils comme régente. Elle multiplie les tractations dans l'optique de le libérer :

Elle parcourt inlassablement la Normandie et l'Angleterre, pièces maîtresses de l'empire Plantagenêt, et rencontre nombre de seigneurs laïcs et ecclésiastiques qu'elle tente de rallier au parti de Richard, dont elle s'emploie, de toutes ses forces, à obtenir la libération. Elle va jusqu'à dicter une lettre poignante au pape Célestin III (élu en mars 1191), réclamant la protection pontificale sur son fils qui jouit du statut canonique du croisé ou pèlerin : « Aliénor, par la colère de Dieu, reine d'Angleterre, duchesse de Normandie, comtesse d'Anjou et mère malheureuse », insiste sur sa maternité souffrante, tandis qu'elle évoque « la violence de [sa] douleur » ou « le chagrin qui augmente côtoyant la folie ». Le genre épistolaire se prête certes à des excès rhétoriques, mais l'affliction que la reine met en scène n'est pas feinte : elle correspond à une ferme volonté politique. Aliénor, en effet, non contente de parcourir ses terres pour obtenir l'appui des seigneurs fidèles à Richard contre Jean, récolte aussi surtout le montant de la rançon, équivalent à plusieurs années de revenus de la couronne d'Angleterre. Le 4 février 1194, son courage et son abnégation paient : elle récupère enfin son fils en échange de l'argent, de plusieurs otages et de l'hommage forcé du roi d'Angleterre à l'empereur. (Fulda, 2022 : 55-56)

Il faut dire qu'en ces circonstances Aliénor n'est plus dans sa première jeunesse. À soixante-dix ans, c'est surtout l'amour maternel que la force physique qui l'aide à tenir. On découvre une femme capable d'éprouver du chagrin, loin du

portrait d'ogresse insensible que ses détracteurs dressent d'elle. L'historienne le souligne, c'est une mère courageuse et pleine d'abnégation ne reculant devant rien pour sauver son fils. En lieu et place de l'appétit du pouvoir, n'est-ce pas le propre des mères protectrices de prendre les devants lorsqu'elles estiment leurs fils incapables de se débrouiller seuls ? N'est-ce pas par souci d'aider le fils à accomplir sa légende personnelle qu'Aliénor a, chaque fois, dû surmonter les affres de l'âge afin de défendre les intérêts de ses fils :

Contrairement à Richard, le nouveau roi n'est pas à la hauteur dans la lutte contre son rival français, dont les revenus ont considérablement augmenté au cours des années 1190 grâce au développement de l'administration royale et de sa fiscalité. Paris, embelli et fortifié par Philippe Auguste, dépasse alors Rouen en nombre d'habitants et en affaires. Le roi de France soutient Arthur de Bretagne, un influençable garçon de 12 ans, dont le père Geoffroy choisissait habituellement l'alliance capétienne au détriment de ses parents Plantagenêts. Aliénor déploie là encore tous ses talents diplomatiques proposant notamment au roi de France de marier son fils avec l'une de ses proches parentes. L'hiver 1199-1200, elle voyage encore en Castille auprès de la reine, sa fille homonyme. Elle revient de ce voyage avec sa petite-fille Blanche, qui épouse le prince Louis, fils de Philippe Auguste, au lendemain du traité du Goulet (Vexin) du 18 mai 1200, instaurant une trêve entre le Capétien et le Plantagenêt. (Fulda, 2022 : 57)

En sa qualité de mère du roi d'Angleterre et française de naissance, Aliénor est autant mère du royaume d'Angleterre que fille du royaume de France. À ce double titre, la lutte pour le maintien de la paix est pour elle une responsabilité essentielle

aussi importante que ses autres aspirations politiques. Anne Fulda affirme que le fils d'Aliénor, successeur de Richard ne dispose pas des compétences nécessaires pour gouverner. Sous ce prisme, elle se rapproche de Catherine de Médicis (cela est mentionné supra) qui a pris le royaume de France en mains à une période où les prétendants au trône sont tous de constitution fragile.

Par leurs hauts faits, les reines de France telles que Blanche de Castille, Aliénor d'Aquitaine et Catherine de Médicis ont démontré que la féminité n'est pas incompatible à l'exercice du pouvoir. Elles ont su gérer leurs royaumes en temps de crise en évitant des bains de sang fratricide. De la sorte, elles ont battu en brèche ces idées reçues faisant de la femme cet autre incapable de gouverner et uniquement bonne à la prière, à la cuisine et à la maternité. Au fil des siècles, de plus en plus instruites et se remémorant les prouesses de leurs reines, les Françaises, indépendamment de leur origine sociale, attachent du prix à s'élever socialement.

Conclusion

In fine, les reines de France ont su faire preuve d'agentivité afin de modifier les représentations communément admises sur la femme. Restreintes dans leurs actions par des lois et des traditions patriarcales, elles ont réussi à se déployer à partir des marges dans lesquelles la société a voulu confiner chacune d'elle. Régentes, reines douairières ou reines consort, toutes ces femmes ont pris conscience de la circularité du pouvoir. Grâce à leur éducation et leur intellect naturel, ces reines ont investi dans le champ culturel afin de libérer les femmes de France des conceptions ataviques des rapports de genre dans lesquelles elles étaient maintenues. Les reines telles que Aliénor d'Aquitaine, Blanche de Castille et Catherine de Médicis ont exercé un pouvoir considérable tant dans le domaine

de la gestion de la cité que dans ceux de l'éducation et de la culture. Elles ont fortement contribué à façonner l'image de la femme puissante et intelligente. Elles ont remis en question les stéréotypes sexistes condamnant la femme à être l'être inessentiel et ont ouvert la voie à de nouvelles représentations de la femme dans la société française. La société contemporaine, promouvant l'inclusivité, se doit alors de médiatiser autant que cela se peut les triomphes féminins afin qu'en France et partout dans le monde, l'idéal d'une société égalitaire, fondamentalement ouverte à l'autre puisse véritablement éclore dans les esprits et dessiner les contours d'un monde plus juste.

Références bibliographiques

AMOSSY Ruth et HERSCHBERG PIERROT Anne, 2015 *Stéréotypes et clichés*, Armand Colin, Paris .

AMOSSY Ruth, 1991 *Les idées reçues, sémiologie du stéréotype*, Nathan, Paris .

AUBAUDE Camille, 2022, *Femmes de lettres, Histoire d'un combat du Moyen Age au XXe siècle*, Armand Colin, Paris .

BERTIÈRE Simone, 1994, *Les reines de France au temps des Valois, les années sanglantes*, France Loisirs, Paris .

BOURDIEU Pierre, 1998, *La domination masculine*, Seuil, Paris.

BUTLER Judith, 2006, *Défaire le genre*, Ed. Amsterdam, Paris.

FOUCAULT Michel, 2001, <https://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm>, consulté le 12 janvier 2025.

FULDA Anne, 2022 (Dir.) *Femmes d'État, l'art du pouvoir de Cléopâtre à Angela Merkel*, Perrin, Paris.

GENETTE Gerard, 1987, *Seuil*, Le Seuil, Paris .

REID Martine (Dir.), 2020, *Femme et littérature, une histoire culturelle*, Gallimard, Paris.